

www.e-rara.ch

Oeuvres Posthumes De Frédéric II, Roi De Prusse

Friedrich

[Basel], 1789

Universitätsbibliothek Basel

Shelf Mark: UBH Ah II 24-35

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-88944>

[Lettre LI - LX]

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

LETTRE LI.

DU ROI.

Au camp de Kuttenberg, le 18 juin.

1742.

LES palmes de la Paix font cesser les alarmes ;
 Au tranquille olivier nous suspendons nos armes.
 Déjà l'on n'entend plus le sanguinaire son
 Du tambour redoutable et du bruyant clairon ;
 Et ces champs que la Gloire, en exerçant sa rage ,
 Souillait de sang humain , de morts et de carnage ,
 Cultivés avec soin , fourniront dans trois mois
 L'heureuse et l'abondante image
 D'un pays régi par les lois.

Tous ces vaillans guerriers que l'intérêt du maître
 Ou rendait ennemis , ou le faisait paraître ,
 De la douce amitié resserrant les liens ,
 Se prêtent des secours , et partagent leurs biens.
 La Mort l'apprend , frémit ; et ce monstre barbare ,
 De la Discorde en vain secouant les flambeaux ,
 Se replonge dans le Tartare ,
 Attendant des crimes nouveaux.

O Paix , heureuse Paix ! répare sur la terre
 Tous les maux que lui fait la destructive Guerre !
 Et que ton front paré de renaissantes fleurs ,
 Plus que jamais ferein , prodigue tes faveurs !

Mais quel que soit l'espoir sur lequel tu te fonde,
Pense que tu n'auras rien fait,
Si tu ne peux bannir deux monstres de ce monde,
L'Ambition et l'Intérêt.

1742.

J'espère qu'après avoir fait ma paix avec les ennemis, je pourrai à mon tour la faire avec vous. Je demande le *Siècle de Louis XIV* pour le sceller de votre part, et je vous envoie la relation que j'ai faite moi-même de la dernière bataille, comme vous me le demandez.

Je ne puis vous entretenir encore jusqu'à présent que de marches, de retraites honteuses, de poursuites, de coïonneries, et de toutes sortes d'événemens qui, pour rouler sur des matières fort graves, n'en font pas moins ridicules.

La santé de *Rotembourg* commence à se rétablir; il est entièrement hors de danger. Ne me croyez point cruel, mais assez raisonnable pour ne choisir un mal que lorsqu'il faut en éviter un pire. Tout homme qui se détermine à se faire arracher une dent quand elle est cariée, livrera bataille lorsqu'il voudra terminer une guerre. Répandre du sang dans une pareille conjoncture, c'est véritablement le ménager; c'est une saignée que l'on fait à son ennemi en délire, et qui lui rend son bon sens.

Adieu, cher *Voltaire*; croyez toujours, et jusqu'à ce que je vous dise le contraire, que je vous estime et aimerai toute ma vie.

FÉDÉRIC.

LETTRE LII

DU ROI.

Au camp de Kuttenberg , le 20 juin.

1742.

ENFIN ce Bork est revenu

Après avoir beaucoup couru.

Entre les beaux bras d'Emilie

Il m'assure vous avoir vu ,

Le corps languissant , abattu ,

Mais toujours l'esprit plein de vie

Et de cette aimable faillie

Qui vous a rendu si connu

Depuis ce pays malotru

Jusqu'à Paris votre patrie.

Enfin le vieux Broglie a perdu ,

Non pas sa culotte falie

Dont personne n'aurait voulu ;

Mais , brusquement tournant le cu

Devant les pandours de Hongrie ,

Fuyant avec ignominie ,

Il perd tout sans être battu ,

Et sous Prague il se réfugie.

Le jeune Louis l'a fait duc

Pour honorer son savoir-faire ;

S'il l'eût été par l'archiduc ,

J'entendrais bien mieux ce mystère.

Notre genre de vie est assez différent de celui de Versailles, et plus encore de celui de Remusberg. 1742.
 Aujourd'hui un ambassadeur est venu me faire des propositions, hier il en est parti un chargé de fumée, et demain il en arrivera un autre avec du galbanum. On amena hier matin une quarantaine de Talpashs prisonniers, d'ailleurs les plus jolis garçons du monde. Nos hussards vont actuellement battre la campagne pour amener des payfans, des chariots et des vivres; nous faisons transporter nos blessés et nos malades pour le pays où nous les suivrons bientôt.

Puissiez-vous jouir sans discontinuation d'une santé ferme et vigoureuse; puissiez-vous, plus philosophe que vous n'êtes, préférer la solitude de Charlotembourg aux charmes du palais d'*Armide* que vous habitez; puissiez-vous être le plus heureux des mortels, comme vous en êtes le plus aimable! Ce sont les souhaits que vous fait un ancien ami du fond de son cœur. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE LIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juin.

1742.

SIRE, me voilà dans Paris ;
 C'est, je crois, votre capitale :
 Tous les fots, tous les beaux esprits,
 Gens à rabat, gens à fandale,
 Petits maîtres, pédans rigris,
 Parlent de vous sans intervalle.
 Sitôt que je suis aperçu,
 On court, on m'arrête au passage :
 Eh bien, dit-on, l'avez-vous vu
 Ce roi si brillant et si sage ?
 Est-il vrai qu'avec sa vertu
 Il est pourtant grand politique ?
 Fait-il des vers, de la musique,
 Le jour même qu'il s'est battu ?
 Comment, à lui-même rendu,
 Le trouvez-vous sans diadème,
 Homme simple redevenu ?
 Est-il bien vrai qu'alors on l'aime
 D'autant plus qu'il est mieux connu,
 Et qu'on le trouve dans lui-même ?
 On dit qu'il suit de près les pas
 Et de Gustave et de Turenne
 Dans les camps et dans les combats,
 Et que le soir, dans un repas,
 C'est Catulle, Horace et Mécène.

A mes côtés un raisonneur ,
Endoctriné par la gazette ,
Me dit d'un ton rempli d'humeur :
Avec l'Autriche on dit qu'il traite.
Non , dit l'autre , il fera constant ,
Il fera l'appui de la France.
Une bégueule , en s'approchant ,
Dit : Que m'importe sa constance ?
Il est aimable , il me suffit ,
Et voilà tout ce que j'en pense ;
Puisqu'il fait plaire , tout est dit.

1742.

Thiriot me dit tristement :
Ce philosophe conquérant
Daignera-t-il incessamment
Me faire payer mes messages ?
Ami , n'en doutez nullement ;
On peut compter sur ses largeesses ;
Mon héros est compatissant ,
Et mon héros tient ses promesses :
Car sachez que , lorsqu'il était
Dans cet âge où l'homme est frivole ,
D'être un grand homme il promettait ,
Et qu'il a tenu sa parole.

C'est ainsi que tout le monde , en me parlant de
votre Majesté , adoucit un peu mon chagrin de
n'être plus auprès d'elle. Mais , Sire , prendrez-vous

Corresp. du roi de P... etc.

Tome II. H

1742. toujours des villes , et ferai-je toujours à la fuite d'un procès ? N'y aura-t-il pas cet été quelques jours heureux où je pourrai faire ma cour à votre Majesté ? etc.

L E T T R E L I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

Juillet.

S I R E ,

J'AI reçu des vers et de très-jolis vers de mon adorable roi dans le temps que nous pensions que votre Majesté ne songeait qu'à délivrer d'inquiétude le maréchal de *Broglie* , votre ancien ami de *Straßbourg*. Votre Majesté a glissé dans sa lettre l'agréable mot de *paix* , ce mot qui est si harmonieux à mon oreille : voici une ode que je barbouillais contre tous vous autres monarques qui sembliez alors acharnés à détruire mes confrères les humains. Le seigneur des nations , *Frédéric III* , *Frédéric le grand* , a exaucé mes vœux , et à peine mon ode , bonne ou mauvaise (*), a été faite , que j'ai appris que votre Majesté avait fait un très-bon traité , très-bon pour vous sans doute , car vous avez formé votre esprit vertueux à être grand politique. Mais si ce traité est bon pour nous autres Français , c'est ce dont l'on doute à Paris ; la moitié du monde crie que vous abandonnez nos gens à la discrétion du dieu des armes ;

(*) Ode à la reine d'Hongrie , volume d'*Épîtres*.

l'autre moitié crie aussi et ne fait ce dont il s'agit ; quelques abbés de *Saint-Pierre* vous bénissent au milieu de la criaillerie. Je suis un de ces philosophes ; je crois que vous forcerez toutes les puissances à faire la paix , et que le héros du siècle fera le pacificateur de l'Allemagne et de l'Europe. J'estime que vous avez gagné de vitesse

Ce vieillard vénérable à qui les destinées
Ont de l'heureux Nestor accordé les années.

Achille a été plus habile que *Nestor* ; heureuse habileté si elle contribue au bonheur du monde ! Voici donc le temps où votre Majesté pourra amuser cette grande ame pétrie de tant de qualités contraires. Soyez sûr , Sire , qu'avant qu'il soit un mois , j'irai chercher moi-même à Bruxelles les papiers que vous daigniez honorer d'un peu de curiosité , ou que je les ferai venir ; il y a de petites choses qu'un petit citoyen ne peut faire que difficilement , tandis que *Frédéric le grand* en fait de si grandes en un moment. Vous n'êtes donc plus notre allié , Sire ; mais vous ferez celui du genre humain ; vous voudrez que chacun jouisse en paix de ses droits et de son héritage , et qu'il n'y ait point de troubles ; ce fera la pierre philosophale de la politique , elle doit sortir de vos fournaux : dites , je veux qu'on soit heureux , et on le fera ; ayez un bon opéra , une bonne comédie. Puissé-je être témoin à Berlin de vos plaisirs et de votre gloire !

L E T T R E L V.

D E M. D E V O L T A I R E.

Juillet.

— ^{1742.} O le plus extraordinaire de tous les hommes ! qui gagnez des batailles , qui prenez des provinces , qui faites la paix , qui faites de la musique et des vers , le tout si vite et si gaiement ;

C'est à vous de chanter sur la lyre d'Achille ,
 Vous de qui la valeur imita ses exploits ;
 C'est à moi de me taire , et ma muse stérile
 Ne peut accompagner votre héroïque voix.
 Vous , roi des beaux esprits , vous , bel esprit des rois ,
 Vous dont le bras terrible a fait trembler la terre ,

Rassurez-la par vos bienfaits ,
 Et faites retentir les accens de la paix

Après les éclats du tonnerre.

Ainsi ce roi berger , et poète , et soldat ,
 Moins poète que vous , moins guerrier , moins aimable ,
 Par les sons de sa lyre , en sortant du combat ,
 Adoucit de Saül la rigueur intraitable :

Adoucissez vingt rois par des sons plus touchans ;
 Que la barbare Até , que la Haine cruelle ,

Que la discorde et ses enfans ,
 Enchaînés à jamais par vos bras triomphans ,

Entendent vos aimables chants !

Qu'ils sentent expirer leur fureur mutuelle ;

Que l'Horreur vous écoute et se change en douceur ;
Que le Ciel applaudisse, et que la Terre , unie
Aux concerts de votre harmonie ,
Dise : Je lui dois mon bonheur !

1742.

J'ai toujours espéré cette paix universelle , comme si j'étais un bâtard de l'abbé de *Saint-Pierre*. La faire pour soi tout seul ferait d'un roi qui n'aime que son trône et ses Etats , et cette façon de penser n'est pas selon nous autres philosophes qui tenons qu'il faut aimer le genre humain. L'abbé de *Saint-Pierre* vous dira , Sire , que pour gagner paradis , il faut faire du bien aux Chinois comme aux Brandebourgeois et aux Silésiens. La relation de votre bataille de Chotits (1) , que vous avez eu la bonté de m'envoyer , prouve que vous savez écrire comme combattre ; j'y vois , autant qu'un pauvre petit philosophe peut voir , l'intelligence d'un grand général à travers toute votre modestie. Cette simplicité est bien plus héroïque que ces inscriptions fastueuses qui ornaient autrefois trop superbement la galerie de Versailles , et que *Louis XIV* fit ôter par le conseil de *Despréaux* ; car on n'est jamais loué que par les faits : cette petite anecdote pourra servir à augmenter votre estime pour *Louis XIV*. (2)

J'espère bientôt , Sire , voir votre galerie de Charlotembourg , et jouir encore du bonheur de voir ce roi vainqueur , ce roi pacifique , ce roi citoyen ,

(1) Cette bataille est du 17 mai 1742 ; elle porte ordinairement le nom de Czaslaw.

(2) Il en restait encore de très-fastueuses ; M. le régent fit effacer celles qui pouvaient offenser les nations voisines.

1742:

qui fait tant de choses de bonne heure. Je serai probablement le mois prochain à Bruxelles, et de là je me flatte que j'aurai l'honneur d'aller encore passer dix ou douze jours auprès de mon adorable monarque. Mais comment parler de Chotsits en vers ! quel triste nom que ce Chotsits ! N'êtes-vous pas honteux, Sire, d'avoir gagné la bataille de Chotsits, qui ne rime à rien, et qui écorche les oreilles ? n'importe je voudrais passer ma vie auprès du vainqueur de Chotsits.

Ne me reprochez point d'éviter ce vainqueur :
 Je ne préfère point à sa cour glorieuse
 Ces tendres sentimens, et la langueur flatteuse
 Que vous imputez à mon cœur.
 Vous prenez pour faiblesse une amitié solide ;
 Vous m'appellez Renaud de mollesse abattu ;
 Grand Roi, je ne suis point dans le palais d'Armide,
 Mais dans celui de la Vertu.

Oui, Sire, mettant à part héroïsme, trône, victoires, tout ce qui impose le plus profond respect, je prends la liberté, vous le savez bien, de vous aimer de tout mon cœur ; mais je serais indigne de vous aimer à ce point-là, et d'être aimé de votre Majesté, si j'abandonnais pour le plus grand homme de son siècle, un autre grand homme qui, à la vérité, porte des cornettes, mais dont le cœur est aussi mâle que le vôtre, et dont l'amitié courageuse et inébranlable m'a depuis dix ans imposé le devoir de vivre auprès d'elle.

J'irai sacrifier dans votre temple, et je reviendrai à ses autels.

Puissé-je ainsi dans le cours de ma vie ,
Passer du ciel de mon héros
A la planète d'Emilie !

Voilà mes tourbillons et ma philosophie ,
Et le but de tous mes travaux.

1742.

Je vais commencer à envoyer à votre Majesté les
papiers qu'elle demande , et elle aura le reste dès
que je ferai à Bruxelles.

Vainqueur de Charle et son ami ,
Soyez donc celui de la France.

Ne soyez point vertueux à demi ;
Avec le monde entier soyez d'intelligence.

Dieu et le diable savent ce qu'est devenue la lettre
que j'écrivis à votre Majesté sur ce beau sujet , vers
la fin du mois de juin , et comment elle est parvenue
en d'autres mains ; je suis fait moi pour ignorer le
dessous des cartes. J'ai essuyé une des plus illustres
tracasseries de ce monde , mais je suis si bon cosmo-
polite que je me réjouirai de tout.

L E T T R E L V I.

D U R O I.

A Potsdam , le 25 juillet,

M O N C H E R V O L T A I R E ,

1742.

JE vous paye à la façon des grands seigneurs, c'est-à-dire que je vous donne une très-mauvaise ode (1) pour la bonne que vous m'avez envoyée, et de plus je vous condamne à la corriger pour la rendre meilleure. Je pense que c'est une des premières odes où l'on ait tant parlé de politique ; mais vous devez vous en prendre à vous-même ; vous m'avez incité à défendre ma cause. J'ai trouvé en effet que le langage des dieux est celui de la justice et de l'innocence , qui fera toujours valoir le morceau de poésie quand même les vers alexandrins n'en feraient pas aussi harmonieux qu'on pourrait le désirer.

La reine de Hongrie est bien heureuse d'avoir un procureur qui entende aussi bien que vous le raffinement et les séductions de la parole. Je m'applaudis que nos différends ne se soient pas vidés par procès, car en jugeant de vos dispositions en faveur de cette reine, et de vos talens , je n'aurais pu tenir contre *Apollon* et *Vénus*.

Vous déclamez à votre aise contre ceux qui soustiennent leurs droits et leurs prétentions à main

(1) Sur les jugemens que le public porte sur ceux qui sont chargés du malheureux emploi de politiques.

armée ; mais je me souviens d'un temps où , si vous eussiez eu une armée , elle aurait à coup sûr marché contre les *Desfontaines* , les *Roussseau* , les *Vanduren* , etc. etc. Tant que l'arbitrage platonique de l'abbé de *Saint-Pierre* n'aura pas lieu , il ne restera d'autres ressources aux rois pour terminer leurs différends que d'user de voies de fait pour arracher de leurs adversaires les justes satisfactions , auxquelles ils ne pourraient parvenir par aucun autre expédient. Les malheurs et les calamités qui en résultent , sont comme les maladies du corps humain. La guerre dernière doit donc être considérée comme un petit accès de fièvre qui a saisi l'Europe , et l'a quittée presque aussitôt.

1742.

Je m'embarrasse très-peu des cris des Parisiens : ce sont des frelons qui bourdonnent toujours ; leurs brocards sont comme les injures des perroquets , et leurs jugemens aussi graves que les décisions d'un sapajou sur des matières métaphysiques. Comment voulez-vous que je trouve à redire que les parens du grand *Broglie* soient indisposés contre moi de ce que je n'ai point réparé le tort de ce grand homme ? Je ne me pique point de don-quistisme ; et loin de vouloir réparer les fautes des autres , je me borne à redresser les miennes , si je le puis.

Si toute la France me condamne d'avoir fait la paix , jamais *Voltaire* le philosophe ne se laissera entraîner par le nombre. Premièrement c'est une règle générale qu'on n'est tenu à ses engagements qu'autant que ses forces le permettent. Nous avons fait une alliance comme on fait un contrat de mariage ; j'avais promis de faire la guerre comme l'époux s'engage à contenter la concupiscence de sa nouvelle épouse. Mais

1742.

comme dans le mariage les désirs de la femme absorbent souvent les forces du mari, de même dans la guerre la faiblesse des alliés appesantit le fardeau sur un seul, et le lui rend insupportable. Enfin, pour finir la comparaison, lorsqu'un mari croit avoir des preuves suffisantes de la galanterie de sa femme, rien ne peut l'empêcher de faire divorce. Je ne fais point l'application de ce dernier article; vous êtes assez instruit et assez politique pour le sentir.

Envoyez-moi au plutôt, je vous prie, tous les jolis vers que vous avez faits pendant votre séjour à Paris. Je vous envie à toute la terre, et je voudrais que vous fussiez au seul endroit où vous n'êtes pas pour vous réitérer combien je vous estime et je vous aime. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 7 d'auguste.

MON CHER VOLTAIRE,

Vous me dites poétiquement de si belles choses (*) que si je m'en croyais, la tête me tournerait. Je vous prie, trêve de héros, d'héroïsme, et de tous ces grands mots qui ne sont plus propres depuis la paix qu'à

(*) Voyez aussi le volume d'*Épîtres*, aux années correspondantes.

remplir d'un galimatias pompeux quelques pages de romans , ou quelque hémistiche de vers tragiques. 1742.

Vos vers légers , mélodieux ,
Par un élégant badinage ,
Amuseront et plairont mieux
Que par l'encens et par l'hommage
Qui , vous soit dit , est un langage
Bon pour faire bâiller les dieux.

Ces traits brillans de votre imagination ne font jamais plus charmans que sur le badinage. Il n'est pas donné à tout le monde de faire rire l'esprit : il faut bien de l'enjouement naturel pour le communiquer aux autres.

Ce n'est ni Dieu ni le diable , mais bien un misérable commis du bureau de la poste de Bruxelles qui a ouvert et copié votre lettre ; il l'a envoyée à Paris et par-tout. Je crois que le vieux *Nestor* n'est pas tout-à-fait blanc de cette affaire.

Je vous prie , mon cher *Voltaire* , de restituer une syllabe au village de Cotuchitz que vous lui avez si inhumainement ravie : et puisqu'il vous faut des champs de bataille qui riment à quelque chose , j'ose vous faire remarquer que Cotuchitz rime assez bien à Molvitz : me voilà quitte de la rime et de la raison.

Vous vous formalisez de ce que je vous crois de la passion pour la marquise *du Châtelet* ; je pensais mériter des remerciemens de votre part de ce que je présumais si bien de vous. La Marquise est belle , aimable ; vous êtes sensible , elle a un cœur ; vous avez des sentimens , elle n'est pas de marbre ; vous

1742.

habitez ensemble depuis dix années. Voudriez-vous me faire croire que pendant tout ce temps-là vous n'avez parlé que de philosophie à la plus aimable femme de France ? Ne vous en déplaît, mon cher ami, vous auriez joué un bien pauvre personnage. Je n'imaginai pas que les plaisirs fussent exilés du temple de la vertu que vous habitez.

Quoi qu'il en soit, vous m'avez promis de me sacrifier quelques-uns de vos jours, ce qui me suffit. Plus je croirai que cette absence de la Marquise vous coûte d'efforts, plus je vous en aurai de reconnaissance. Gardez-vous bien de me détromper.

J'entends déjà cent belles choses,
Toutes nouvellement écloses,
Et des bons mots sur tous sujets.
Juvénal lancera vos traits,
L'aimable Anacréon vous ceindra de ses roses,
Horace fera vos portraits,
Le bon, le simple la Fontaine
Fera tout naturellement
Quelque conte badin, sans gêne,
Que nous écouterons voluptueusement.
Ami, votre discernement
Mêlera ses préceptes graves,
Et mettra de justes entraves
A notre feu trop pétillant.

Pour soutenir notre enjoinement,
Et tout l'effort de la faillie,
Le vin d'Aï, nectar charmant,
Pourra vous servir d'ambrosie ;

Et dans cette bachique orgie
 L'on fera fuir également
 L'assoupiffante léthargie ,
 Et le fougueux emportement.

1742.

Adieu , cher *Voltaire* ; foyez juſte envers vos amis. Sacrifiez aux autels de madame du *Châtelet* , mais dans le commerce des dieux , n'oubliez pas les hommes qui vous eſtiment , et donnez - leur quelques-uns de vos momens.

FÉDÉRIC.

LETTRE LVIII.

DU ROI.

A Aix-la-chapelle , le 26 août.

DE la ſource où la Faculté
 Promet à la goutte et colique ,
 Gravelle , chancre et ſciatique ,
 La bonne humeur et la fanté ;

De cet endroit où tant de gens viennent pour ſe divertir et d'où tant d'autres ſ'en retournent ſans être guéris , et où la charlatanerie des médecins , les intrigues de l'amour tiennent leur jeu également , où enfin l'infirmité et les préjugés amènent tant de perſonnes de tous les bouts de l'univers , je vous invite comme un ancien infirme à venir me trouver ; vous y aurez la première place en qualité de malade et en qualité de bel eſprit.

1742.

Nous sommes arrivés hier. Je vous crois à Bruxelles, et même je vous crois après demain ici. Je vous prie de m'apporter Mahomet, tel que vous l'avez fait représenter sur le théâtre de Paris, et de ramasser ce que vous avez fait *du Siècle de Louis XIV*, pour m'en amuser et pour m'instruire. Vous ferez reçu avec tout le désir de l'impatience et avec tout l'empressement de l'estime. *Vale.*

FÉDÉRIC.

L E T T R E L I X .

D E M . D E V O L T A I R E .

29 août.

A P R È S votre belle campagne ,
Après ces vers brillans et doux ,
Grand Apollon de l'Allemagne ,
Dans quel Parnasse habitez-vous ?
Vous êtes dans Aix , entre nous ,
Comme au pays de Charlemagne ,
Et non pas comme au rendez-vous
Des fiévreux , des fots et des fous ,
Qu'un triste Esculape accompagne.

Permettez , mon héros , mon roi , qu'une abominable fluxion , qui s'est emparée de moi sur le chemin de Lille à Bruxelles , soit un peu diminuée pour que je vole à Aix-la-chapelle. Cette fluxion me rend sourd , et il ne faut pas l'être avec votre Majesté ; ce serait être impuissant en présence de sa

maîtresse. Je vais, pendant les deux ou trois jours
 que je suis condamné à rester dans mon lit, faire
 transcrire le Mahomet tel qu'il a été joué, tel qu'il
 a plu aux philosophes, et tel qu'il a révolté les
 dévots ; c'est l'aventure du Tartuffe. Les hypocrites
 persécutèrent *Molière*, et les fanatiques se sont soulevés
 contre moi. J'ai cédé au torrent sans dire un seul
 mot ; si *Socrate* en eût fait autant, il n'eût point bu
 la ciguë. 1742.

J'avoue que je ne fais rien qui déshonore plus
 mon pays que cette infame superstition faite pour
 avilir la nature humaine. Il me fallait le roi de
 Prusse pour maître, et le peuple anglais pour conci-
 toyen. Nos français en général ne sont que de
 grands enfans ; mais aussi, c'est à quoi je reviens
 toujours, le petit nombre des êtres pensans est excel-
 lent chez nous, et demande grâce pour le reste.

A l'égard de mon bavardage historique, une
 première cargaison partit le 20 de ce mois de Paris,
 adressée au fidèle *David Gérard*, et la seconde est
 toute prête. J'ai déjà demandé pardon à votre Ma-
 jesté de la peine qu'elle aura peut-être à déchiffrer
 le caractère des différens écrivains qui m'ont copié
 à la hâte ce que j'ai rassemblé.

Je m'imagine que le paquet est actuellement en
 chemin pour venir ennuyer votre Majesté à Aix-la-
 chapelle.

Je fais certainement (si ce mot est permis aux
 hommes) que ce n'est point un commis de Bruxelles
 qui a ouvert la lettre, laquelle est devenue ma boîte
 de Pandore. Tout ce bel exploit s'est fait à Paris

1742. dans un temps de crise , et c'est un espion de la personne que votre Majesté soupçonne qui a fait tout le mal.

Votre Majesté l'avait très-bien deviné , elle se connaît aux petites choses comme aux grandes.

Sur-tout qu'elle connaît bien les injustices des hommes qui se mêlent de juger les rois , et que son ode sur cette matière toute neuve , est pleine d'une poésie et d'une philosophie vraie et sublime !

Plût à Dieu que votre Majesté eût également raison dans les beaux complimens qu'elle me fait dans son avant-dernière lettre , au sujet de la Marquise.

Ah , vous m'avez fait , je vous jure ,
Et trop de grâce et trop d'honneur ,
Quand vous dites que la nature
M'a fait pour certaine aventure
D'autres dons que le don du cœur ;
Plût au ciel que je l'eusse encore ,
Ce premier des divins présens ,
Ce don que toute femme adore ,
Et qui passe avec nos beaux ans.
J'approche , hélas ! de la nuit sombre
Qui nous engloutit sans retour ;
D'un homme je ne suis que l'ombre ,
Je n'ai que l'ombre de l'amour.
Adressez donc à des poètes
Qui soient encor dans leur printemps ,
Les très-désirables fleurettes
Dont vous honorez mes talens.
Gresset est dans cet heureux temps ;

C'est

C'est Greffet qui devait se rendre
Dans le Parnasse de Berlin :
Mais , ou trop timide , ou trop tendre ,
Il n'osa faire ce chemin.
Il languit dans sa Picardie
Entre les bras de sa catin ,
Et fût des vers de tragédie.

1742.

L E T T R E L X.

D U R O I.

A Aix-la-chapelle , le premier septembre.

Federicus Virgilio , salut.

JE suis arrivé dans la capitale de *Charlemagne* , et de tous les hypocondres. On m'a envoyé de Paris une lettre qui y court sous votre nom , et qui , de quelque auteur qu'elle puisse être , mériterait d'être sortie de votre plume. Elle a fait ma consolation dans un pays où il n'y a guère de société , où l'on boit les eaux du Styx , et dans lequel la charlatanerie des médecins étend sa domination jusque sur l'esprit. Je voudrais que les Français pensassent tous comme l'auteur de cette lettre , et que leur fureur partielle devînt plus équitable envers les étrangers ; je voudrais enfin que vous eussiez fait cette lettre et que vous me l'eussiez envoyée. Mais qu'ai-je besoin de vos lettres ? l'auteur est dans le voisinage : si vous

Corresp. du roi de P... etc.

Tome II. I

veniez ici, vous ne devez pas douter que je ne préfère infiniment le plaisir de vous entendre à celui de vous lire. J'espère de votre politesse que vous voudrez me faire cette galanterie, et m'apporter en même temps ce Mahomet pros crit en France par les bigots, et œcuménisé par les philosophes à Berlin.

Je ne prétends pas vous en dire davantage; j'espère que vous viendrez ici pour entendre tout ce que mon estime peut avoir à vous dire. Adieu.

FÉDÉRIC.

LET TRE LXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Bruxelles, ce 2 septembre.

Vous laissez reposer la foudre et les trompettes,
Et, sans plus étaler ces raisons du plus fort,
Dans vos fiers arséniaux, magasins de la mort,
De vingt mille canons les bouches sont muettes.
J'aime mieux des soupers, des opéra nouveaux,
Des passe-pieds français, des fredons italiques,
Que tous ces bataillons d'assassins héroïques,
Gens sans esprit et fort brutaux.

Quand verrai-je élever par vos mains triomphantes
Du palais des Plaisirs les colonnes brillantes?

Quand verrai-je à Charlotembourg
Du fameux Polignac (1) les marbres respectables,
Des antiques Romains ces monumens durables,
Accourir à votre ordre, embellir votre cour?

(1) Le roi de Prusse avait fait acheter à Paris une collection de statues antiques que le cardinal de Polignac avait formée.